

Les services écosystémiques culturels : état de l'art et expérimentation en milieu urbain

Nathalie Blanc Directrice de recherche au CNRS Directrice du Ladyss UMR 7533
Frédéric Barbe MAA à l'École d'Architecture de Nantes, Crenau UMR 1563
Thomas Lamarche MCF en économie Université Paris Diderot Ladyss UMR 7533
Etienne Grésillon MCF en géographie Université Paris Diderot Ladyss UMR 7533
Mathias Lefebvre Indépendant

Toute société humaine s'étaye sur la nature. La vie humaine en est inséparable. Or, en s'apercevant cela même dont elle ne peut physiquement et psychiquement se passer, l'espèce humaine, qui est issue de la nature et en fera toujours partie, se met en péril.

Depuis l'article d'Arthur G. Tansley, « The Use and Abuse of Vegetational Concepts and Terms ¹ », publié en 1935, on peut concevoir cette nature comme étant composée d'« écosystèmes ». L'écologue Serge Frontier définit un écosystème comme « un système d'interactions entre les populations de différentes espèces vivant dans un même site, et entre ces populations et le milieu physique ² ». C'est à partir de la fin des années 1960 que des auteurs soulignent que, par leur fonctionnement, ces écosystèmes rendent des « services » aux êtres humains ³. Le terme serait utilisé pour la première fois en 1970 dans le rapport *Man's Impact on the Global Environment* du Study of Critical Environmental Problems (SCEP), où il est fait mention de plusieurs « services environnementaux » : la lutte contre les nuisibles, la pollinisation, la régulation climatique, les ressources halieutiques, le contrôle des inondations, la formation des sols et leur capacité de rétention, les cycles de matière, la composition de l'atmosphère ⁴.

L'expression « services écosystémiques » (*ecosystem services*) apparaît quelques années plus tard, au tournant des années 1980, notamment sous la plume du biologiste américain Paul R. Ehrlich ⁵. L'ouvrage de Gretchen Daily, *Nature's Services*, paru en 1997, est l'un des aboutissements de ces premiers travaux. L'article de Robert Costanza et ses collègues, publié la même année, sur la valeur monétaire des services écosystémiques du monde en est un autre, qui fera grand bruit ⁶. Si la notion commence alors à s'imposer dans la sphère politique, elle ne prendra cependant un véritable essor qu'à partir de la publication, en 2005, des résultats du processus d'« évaluation des écosystèmes pour le millénaire » (Millennium Ecosystem Assessment, MEA) lancé par Koffi Annan en 2000 et auquel plus de 1 300 experts prirent part. La notion de services écosystémiques désigne cette relation entre aspects biophysiques des écosystèmes et bénéfices humains ; chaque contribution de la nature au « bien-être humain » est considérée comme un service écosystémique.

Dans le document publié en 2005, un ouvrage désormais de référence à la suite duquel les travaux et publications sur le sujet se développeront de manière exponentielle, les services

¹ A. G. Tansley, « The Use and Abuse of Vegetational Concepts and Terms », *Ecology*, 16 (3), 1935, p. 284-307.

² S. Frontier, *Les écosystèmes*, coll. « Que sais-je ? », PUF, Paris, 1999, p. 19.

³ E. Gómez-Baggethun, R. de Groot, P. L. Lomas et C. Montes, « The History of Ecosystem Services in Economic Theory and Practice. From Early Notions to Markets and Payment Schemes », *Ecological Economics*, 69, 2010, p. 1209-1218.

⁴ D'après H. A. Mooney et P. R. Ehrlich, « Ecosystem Services. A Fragmentary History », dans G. C. Daily (dir.), *Nature's Services. Societal Dependence on Natural Ecosystems*, Island Press, Washington, 1997, p. 11-19.

⁵ P. R. Ehrlich et A. H. Ehrlich, *Extinction. The Causes and Consequences of the Disappearance of Species*, Random House, New York, 1981 ; P. R. Ehrlich et H. A. Mooney, « Extinction, Substitution, and Ecosystem Services », *BioScience*, 33 (4), 1983, p. 248-254.

⁶ R. Costanza *et al.*, « The Value of the World's Ecosystem Services and Natural Capital », *Nature*, 387, 15 mai 1997, p. 253-260.

écosystémiques sont ainsi définis, de façon assez imprécise, comme « les bénéfiques que les êtres humains tirent des écosystèmes⁷ ». Ces services sont classés en quatre catégories⁸ :

— les *services d’approvisionnement* (*provisioning services*), ou « produits tirés des écosystèmes » : la nourriture, les fibres (bois, coton, chanvre, laine...), les combustibles (bois, charbon, pétrole...), les ressources génétiques (gènes et informations génétiques), les ressources médicinales et pharmaceutiques, les ressources ornementales (peaux, coquillages, fleurs...) et l’eau douce ;

— les *services de régulation* (*regulating services*), ou « bénéfiques tirés de la régulation des processus écosystémiques », qui concernent le rôle des écosystèmes dans la qualité de l’air, le climat local et global, les inondations, l’érosion des sols, le développement et la diffusion de maladies, la pollinisation, etc. ;

— les *services de soutien* (*supporting services*), c’est-à-dire ceux qui sont « nécessaires à la production de tous les autres services écosystémiques » et dont les impacts sur les êtres humains sont souvent indirects ou à long terme : la formation des sols, la photosynthèse, la production primaire et les cycles biogéochimiques (eau, azote, carbone...) ;

— les *services culturels* (*cultural services*), ou « bénéfiques non matériels que les êtres humains tirent des écosystèmes » : la *diversité culturelle* (la diversité des écosystèmes influence la diversité des cultures), les *valeurs spirituelles et religieuses*, les *systèmes de savoirs* (les écosystèmes influencent les types de savoirs développés par différentes cultures), les *valeurs éducatives*, l’*inspiration* (art, folklore, symboles nationaux, architecture, publicité, design...), les *valeurs esthétiques*, les *relations sociales* (les écosystèmes influencent les types de relations sociales établies dans les différentes sociétés), le *sens du lieu*, les *valeurs du patrimoine culturel* (les « paysages culturels » et les espèces qui importent culturellement), les *loisirs* et l’*écotourisme*.

De la notion de « services écosystémiques culturels »

L’expression « services culturels » est problématique. De quoi s’agit-il ? De services écosystémiques qui seraient d’ordre culturel ou relatifs à une ou la culture. Un des postulats sur lequel le MEA se fonde est que les sociétés humaines seraient « fortement influencées » par les écosystèmes. Plus précisément : « Les cultures humaines, les systèmes de savoirs, les religions, les valeurs patrimoniales, les interactions sociales et les aménités liées (comme le plaisir esthétique, le loisir, l’épanouissement artistique et spirituel, et le développement intellectuel) [c’est-à-dire tous les « bénéfiques non matériels » que l’humain tire des écosystèmes] ont toujours été influencés et façonnés par la nature de l’écosystème et les conditions écosystémiques⁹. » C’est là une assertion qui, telle qu’elle est formulée, est discutable. Toute société s’étaye sur la nature, est *conditionnée* par elle ; mais elle n’est pas *déterminée* par elle. L’imaginaire¹⁰ propre à chaque société intègre donc nécessairement des

⁷ Millennium Ecosystem Assessment, *Ecosystems and Human Well-Being. Synthesis*, Island Press, Washington, 2005, p. v. Les auteurs considèrent un large éventail d’écosystèmes, des forêts naturelles aux écosystèmes fortement modifiés par les humains et que ceux-ci gèrent continuellement, tels que les agrosystèmes.

⁸ *Ibid.*, p. 40.

⁹ Millennium Ecosystem Assessment, *op. cit.*, p. 46. Ou voir R. de Groot, P. S. Ramakrishnan *et al.*, « Cultural and Amenity Services », dans R. Hassan, R. Scholes et N. Ash (eds), *Ecosystems and Human Well-Being. Vol. 1 : Current State and Trends, Findings of the Condition and Trends Working Group of the Millennium Ecosystem Assessment*, Millennium Ecosystem Assessment Series, Island Press, Washington, 2005, chap. 17, p. 457.

¹⁰ Nous adoptons ici le sens que Cornelius Castoriadis donnait à ce mot : « [...] création incessante et essentiellement indéterminée (social-historique et psychique) de figures/formes/images, à partir desquelles seulement il peut être question de “quelque chose” » (C. Castoriadis, *L’institution imaginaire de la société*, coll. « Points Essais », Seuil, 1999 [1975], p. 8, italique de l’auteur).

éléments des milieux naturels. D'une certaine manière, ces milieux nourrissent le contenu des significations que portent et incarnent les individus d'une société. Mais dans quelle mesure l'environnement naturel dans lequel vivent ces individus « modèle »-t-il leur développement intellectuel, leurs valeurs, leurs croyances ou leurs savoirs ? Et en quoi une culture ou une religion est-elle un « bénéfice » que les êtres humains tireraient de la nature ? Ces affirmations nous paraissent douteuses. De même que l'idée, énoncée dans le même paragraphe, selon laquelle « il y a eu un déclin de la quantité et de la qualité des paysages naturels esthétiquement agréables¹¹ ». Mais aux yeux de qui ces paysages en sont-ils ? Et selon quels points de vue sont-ils « esthétiquement agréables » ?

Mais, faisons un instant abstraction de ces mots, pour traduire autrement ce que désigne ce vocable de « services culturels ». Sous ce terme, le MEA regroupe en fait des choses disparates dont la plupart ont trait aux *valeurs que les êtres humains affectent à la nature*, qu'elle soit « sauvage » ou anthropisée. Or, toutes les sociétés humaines et tous les individus n'attribuent pas les mêmes valeurs aux mêmes choses. Chaque société institue un rapport particulier à la nature. Toutes ne la transforment pas de la même façon, toutes ne lui donnent pas les mêmes significations, toutes ne s'imaginent pas en être séparées. Et chaque individu est socialisé d'une certaine manière, dans une société et un milieu particuliers. Si l'on emploie l'expression « services écosystémiques culturels », il faut ainsi admettre que ces services ou *valeurs* varient selon les sociétés et les individus, et dans le temps, autrement dit qu'elles sont contextuelles. Mais comment alors les prendre en compte, dans la décision politique, et lesquelles ?

Ce travail d'enquête et d'expérimentation s'est déroulé en milieu urbain (Montreuil 93). Il représente une première tentative pour mettre en place un référentiel d'étude des Services Écosystémiques Culturels, qui concerne aussi bien les espaces ruraux qu'urbains, dans des contextes ordinaires, dans le cadre d'un contrat avec Ministère de l'Écologie et du Développement Durable.

Montreuil, un cas d'étude

Montreuil est aujourd'hui la deuxième plus grande ville de la Seine-Saint-Denis, plus de cent mille habitants sur près de neuf cents hectares. Commune de banlieue, commune de première couronne au fort passé horticole et industriel, Montreuil s'est densifiée et profondément transformée depuis la désindustrialisation des années 70. Les façons de nommer Montreuil témoignent de cette construction plurielle d'un tissu social et urbain ample et complexe dans l'Est parisien au bord d'infrastructures autoroutières et au bout d'une ligne de métro parisienne, la ligne 9. Montreuil-sous-Bois, Montreuil-aux-Pêches, une banlieue rouge, le 21^{ème} arrondissement de Paris, la deuxième ville du Mali, mais aussi Bas-Montreuil et Haut-Montreuil, Montreuil tout simplement ou encore, à d'autres échelles, une ribambelle de noms de quartier, les Morillons, Croix-de-Chavaux, Lanoue- Clos Français, Bel-Air, Murs à pêches, La Boissière, de noms de rues, rue de Paris, rue de la Montagne Pierreuse, rue Saint-Antoine, etc, bref, une ville de banlieue singulière certainement par certains de ses caractères socio-économiques, populaire et embourgeoisée, multiculturelle, jeune, précaire parfois mais aussi fortement liée aux professions du secteur artistique et culturel. Nous serions tenté de la rebaptiser à notre tour et dès cette introduction, selon notre perspective de recherche-action sur les services écosystémiques culturels : « Montreuil-sur-Anthropocène ». Car, ici, la vie sociale, celle des humains comme celle des non-humains, s'inscrit dans un territoire, un écosystème urbain à fortes contraintes, de s contraintes héritées ou neuves, communes à beaucoup des banlieues indurées et infiniment artificialisées.

¹¹ Millennium Ecosystem Assessment, *op. cit.*, p. 46.

L'objet de cette enquête commandée par le Ladyss - Nathalie Blanc et Étienne Grésillon pour le terrain et la commande - était de travailler à une approche enrichie des services écosystémiques culturels, c'est-à-dire décentrée de la seule approche comptable, dans l'épaisseur géohistorique d'une banlieue parisienne diverse et en mutation. Les questions initiales adressées au terrain et aux acteurs (habitants, élus et professionnels, mais aussi non-humains) se sont alors écrites ainsi : comment la nature fait-elle culture à Montreuil ? Comment la nature rend-elle Montreuil habitable ? Par l'observation de différents segments du territoire et de ses représentations (à différentes échelles), par une trentaine d'entretiens longs (et des croisements plus éphémères), par la confrontation d'acteurs volontaires en fin d'enquête, par l'entrée familière dans les lieux (parcours, hébergement, indigénisation), nous avons essayé de recevoir la société montreuilloise et son territoire, par delà l'opposition nature et culture issue de la modernité occidentale, d'y comprendre des pratiques, des états de faits, des désirs, souvent contradictoires. Cette enquête aura peut-être réussi si elle contribue à enrichir une méthode, des méthodes ou plutôt des « façons », pour mettre en débat, en récit et en action la nature en ville, que l'on soit une personne, un groupe ou une collectivité, ou une entité non-humaine, végétale ou animale.

Méthodologie et hypothèses

Nous avons essayé de pratiquer une géographie respectueuse de l'égalité des acteurs (humains et non-humains). Selon le point de vue adopté, il ne peut y avoir en effet en matière de nature en ville de « petits » acteurs, d'acteurs « insignifiants » ou « sans importance » (humains et non-humains) dans une géographie respectueuse de la vérité des interactions et des contradictions rencontrées, mais aussi des formes de pensée et d'action déjà organisées, qu'elles soient très visibles ou, plus souvent, discrètes. Parler ici de méthodologie, c'est déjà savoir reconnaître celles des autres et ne pas les déformer, c'est remonter et croiser des réseaux de personnes, comme on élaborerait une bibliographie du face à face, jamais si facilement malgré la qualité de l'accueil montreuillois. Le chercheur a souvent été sollicité, parfois vivement, sur la réalité de son objet, de ses pratiques et, plus encore, de celles de ses collègues et de la recherche en général, comme sur ses engagements vis-à-vis des enquêtés (échange ressources, réciprocité, fiabilité, restitution). Un atelier de master 1 Géographie Environnement de Paris 7 s'est déroulé à Montreuil à l'automne 2014 quelques mois avant notre propre enquête. J'ai assisté à sa restitution à Paris le 12 janvier 2015 et, Ambre Leclerc Aguilon, l'étudiante stagiaire est issue de cet atelier. Elle a elle-même produit un mémoire de recherche en parallèle de sa contribution. Mon enquête s'est déroulée en mars, avril et mai 2015, soit 23 jours et 20 nuits à Montreuil en 6 sessions. Porosité des frontières communales et des réseaux d'acteurs, effets de frontières plus que de bordures, les rencontres de l'enquête ont amené une extension de la démarche à un quartier limitrophe de Bagnolet, le quartier populaire des Malassis. Compte-tenu de la brièveté de cette enquête, chacun-e est invité-e à accueillir les résultats avec prudence et humilité, comme ceux-ci ont été écrits. J'attire particulièrement l'attention sur l'impossibilité pratique qui était la nôtre de vérifier toutes les informations données par nos interlocuteurs, à la nécessité de travailler certes sur des observations et des parcours, mais d'abord sur des paroles, parfois enregistrées, parfois non, et constituant quoiqu'il en soit un matériau toujours déclaratif et certainement performatif du même coup. Nous remercions les personnes rencontrées pendant l'enquête, celles d'un moment, comme celles qui ont animé la réunion collective de clôture, à qui, toutes, une restitution a été promise, dans un contexte de recherche relationnelle.

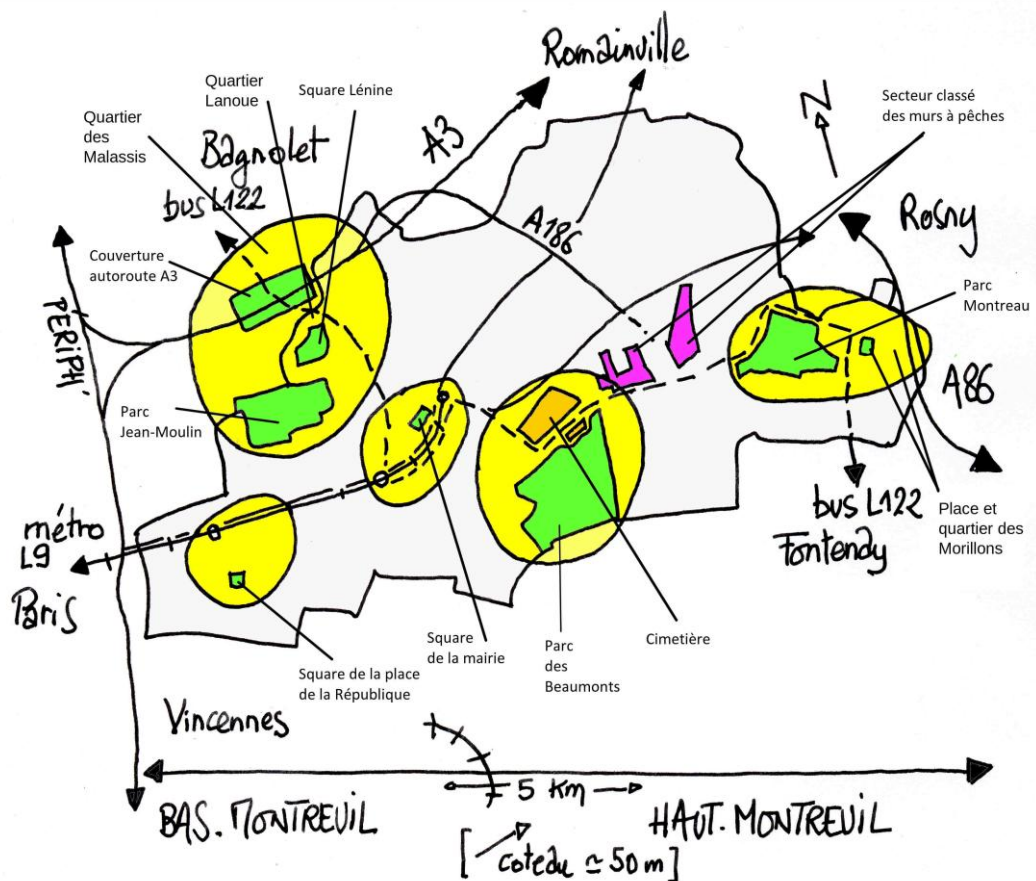
Dans la phase exploratoire de l'enquête, nous avons formulé quelques hypothèses remaniées au fil du travail. La première faisait de Montreuil un « laboratoire » du passage précoce de l'écologie dans la vie politique municipale et les services. Beaucoup d'acteurs ont exprimé de

fortes réticences sur l'idée et le terme même de laboratoire ; à leur suite, nous parlerons plutôt d'expérimentations, parfois chaotiques. La question de la conflictualité et celle de la vérité du terrain sont venues nourrir positivement ce débat. La seconde hypothèse posait Montreuil comme lieu d'observation possible d'une « écologie populaire » ou « des quartiers populaires ». On trouve ici en effet beaucoup d'espaces verts dans l'habitat social, avec d'importants changements de population, une forte diversité culturelle conditionnant certainement les rapports à la nature, mais aussi des représentations tendues (eux/nous, bobos, Paris, paroi de verre, etc) et de possibles fronts de gentrification susceptibles de mobiliser une partie de ces espaces. La troisième hypothèse posait en géographe les questions de l'attachement au lieu et du sens des échelles. Comment ces formes de géographie habitante ordinaire croisent ce qu'on appelle la nature en ville ? Comment le proche, le familier, le vernaculaire, le face-à-face se combinent-ils avec celle-ci ? Il nous a semblé que les hypothèses deux et trois s'hybridaient fortement. C'est dans les quartiers populaires que la nature en ville et la proxémie semblent le plus liées. La dernière hypothèse, en partie fondée sur la réputation de Montreuil, haut-lieu de la banlieue, tablait sur le foisonnement des actes et des formes « nature en ville » : activismes associatif, municipal, institutionnel, mais aussi vitalité du non-humain. Dans ce cadre d'un inventaire raisonné, nous avons demandé à Ambre Leclerc de faire un retour réflexif sur son atelier de M1 : comment la présence de la recherche académique - étudiants, doctorants, stagiaires, mais aussi chercheurs - qui ont aujourd'hui souvent la nature en ville dans leur préoccupations, peut-elle outiller une action localisée sur lesSEC.

Espaces, lieux et territoires

Grande commune de banlieue, Montreuil nous a demandé un accommodement progressif et des choix de lieux construits à travers les rencontres, les parcours et une stratégie de localisation en fonction de nos hypothèses modifiées. C'est à cette carte de la mission que nous avons finalement abouti. Nous avons aussi intégré le logement dans cette construction territoriale éphémère.

Document 1



Une carte de Montreuil: grands axes de mobilité, principaux acteurs rencontrés et lieux principalement observés ; FB, juin 215.

Les cercles jaunes délimitent les zones privilégiées de l'enquête, choisies dans la phase exploratoire, soit d'ouest en est, entretiens et observations et hébergement éventuel dans :

>> le quartier de la place de la République et son square dans le Bas-Montreuil : voir partie 1, entretiens techniciens et élus (3), habitants et usagers (3), passages avec observations ; hébergement proche, colocation, rue de Paris, près de la station Robespierre (2 sessions).

>> les quartiers populaires Lanoue et Malassis, de part et d'autre de la couverture (2007) de l'autoroute A3 et de la limite communale avec Bagnole : voir partie 4 principalement, entretiens habitants (5), militant associatif (1), professionnels (2) ; hébergement proche, rue Lénine à Bagnole, couple classe moyenne (2 sessions).

>> le quartier de la mairie, avec son square entourant la bibliothèque centrale, lieu de vie très ouvert, ses deux grandes rues piétonnes : voir notamment parties 2 et 3, professionnels et élus (5), usagers (2), nombreux passages avec observations.

>> le quartier du cimetière et du parc des Beaumonts, sur le coteau, à la frontière entre Bas- et Haut-Montreuil, avec le début des Murs-à-pêches : voir notamment parties 2 et 3, professionnels et chercheurs (3), militants associatifs (4), habitant (1) ; hébergement à proximité, rue Rochebrune, famille avec enfants, deux sessions, nombreux passages avec observations. Lieu associatif pour l'entretien collectif final.

>> le quartier des Morillons et le parc Montreuil : voir partie 2, 3 et 4, entretiens habitants (4)

dont militants associatifs (3), professionnels (5), lieu d'une rencontre-spectacle avec une quinzaine d'enfants d'âge primaire (avec la bibliothèque)